

L'artiste du mois...

Mathieu Malouf

Propos recueillis par Nicolas Trembley, portrait Heji Shin

Adeptes de l'ironie et de la provocation, le Québécois installé à New York multiplie dans ses œuvres les références à l'histoire de l'art, classique et contemporain. Rencontre avec le nouvel enfant chéri des collectionneurs.

142

La dernière exposition de Mathieu Malouf à la galerie House of Gaga de Mexico s'intitulait *Total Sex Party*. Majoritairement composée de peintures, elle mettait en scène une vision complexe de l'histoire de l'art. Un remake de près de trois mètres de *L'Origine du monde* de Courbet, peint à l'aérographe, était installé aux côtés de sculptures transgenres réalisées d'après certaines peintures de Hans von Marées (artiste issu du courant idéaliste allemand du XIX^e siècle, et rebaptisé ici Trans von Marées). Plus loin, on croisait tout aussi bien le portrait de Sacha Baron Cohen en Brüno, des reproductions du peintre de science-fiction HR Giger ou encore une *"mauvaise peinture"* de Miss Piggy tirée d'une photo accrochée dans un bar gay de Berlin. Né dans les années 80 au Québec, Mathieu Malouf réside désormais à New York. Ironique et distant par rapport au milieu de l'art (vis-à-vis de la place de la critique, des grands-messes de type biennales ou triennales, de la recherche de la nouveauté, du jeunisme, etc.), il devient un artiste que le marché commence à chérir. Désormais, les collectionneurs se battent pour obtenir ses fameux tableaux constitués de champignons (hallucinogènes). Comme si la mise à distance critique qu'il élabore devait être absorbée pour, peut-être, en neutraliser la force subversive.

Numéro : Quelle est votre formation ?

Mathieu Malouf : J'ai grandi au Canada, à Montréal. À 22 ans, j'ai obtenu une bourse pour étudier la peinture dans une école de Berlin-Est. Depuis l'adolescence, je tente tant bien que mal de résister à mes influences familiales. Mais c'est un échec patent : j'aime beaucoup Rod Stewart, Olive Garden, le golf, réparer des voitures. Il y a une inscription en bronze dans un parking de Days Inn tout près de Graceland, une citation d'Elvis que j'aime beaucoup : *"Le talent, c'est de réussir à vendre ses émotions."*

Quels artistes ou personnes vous ont influencé ? Vous sentez-vous aujourd'hui proche d'une "scène" ou d'un groupe d'artistes en particulier ?

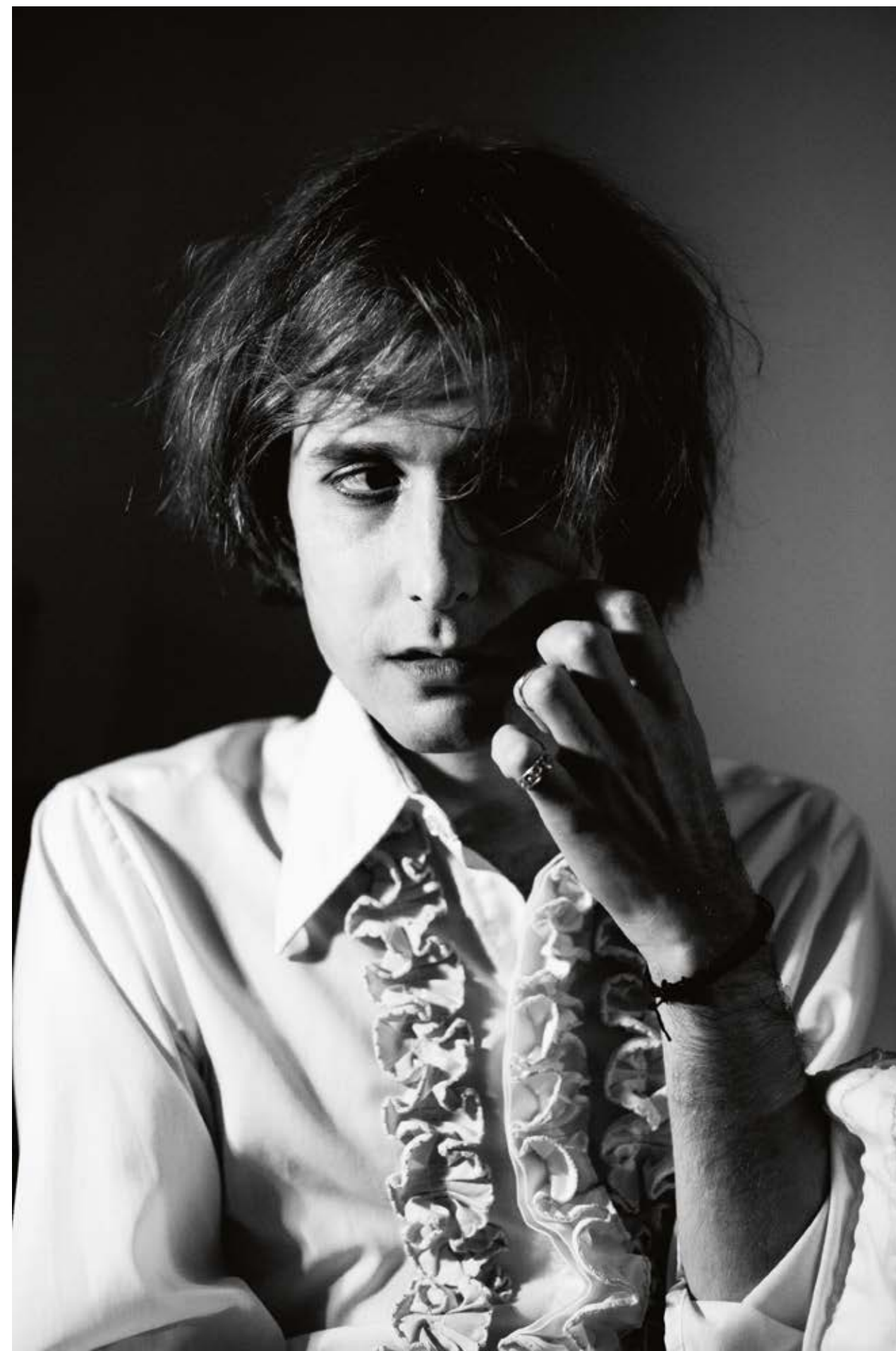
Ces derniers temps, Nick Kroll et *Kroll Show*, une comédie à sketches sur Comedy Central, m'ont beaucoup intéressé. Du côté des artistes, Ed Lehan, un Anglais qui habite à Los Angeles m'a fortement marqué. Il n'a peint que trois ou quatre tableaux dans sa carrière, et pourtant il est suivi par de nombreuses personnes, dans des milieux assez divers. Il n'expose que rarement et, aux dernières nouvelles, il travaille dans un magasin de disques sur Sunset Boulevard et prépare une encyclopédie sur la musique "baléarique". Quant à me rattacher à un groupe, je ne comprends pas du tout cette obsession de vouloir identifier absolument une "nouvelle génération" et cet appétit carnivore pour la jeunesse, qui va souvent de pair.

Comment vous définissez-vous ? Comme un sculpteur ? Un peintre ?

Oui. Ces termes sont très lourds, mais je pense qu'il faut les accepter. Quand je rentre au pays, je déclare en effet à voix haute à l'agent des douanes que je suis peintre et que je peins des choses "abstraites".

Vos œuvres revisitent l'histoire de l'art et ses canons classiques, mais aussi les artistes à la mode dans l'art contemporain. S'agit-il d'une réflexion sur la circulation des images, d'une analyse du goût contemporain, ou d'une critique du marché de l'art ?

Mon travail procède un peu de tout cela, j'imagine, mais passe par des voies purement intuitives. J'ai beaucoup de mal avec les expositions à thèse, les communiqués de presse, la "recherche artistique". Les toiles que j'ai produites qui ressemblent à des



Iconoclaste, Mathieu Malouf mêle dans son travail une réflexion sur la circulation des images, le goût contemporain et le marché de l'art.

“C’est très difficile d’écrire quoi que ce soit dans un magazine sans que tout ne soit neutralisé, aseptisé, et qu’au final absolument rien ne soit dit. C’est la raison pour laquelle j’ai beaucoup de mal à m’intéresser à ce qui s’écrit sur l’art en ce moment.”

144

Jacob Kassay, par exemple, sont venues d’un vrai Jacob Kassay aperçu dans la cuisine de Rob Teeters (un conseiller en art new-yorkais), qui m’a fasciné par sa beauté et aussi parce que j’en avais beaucoup entendu parler sans jamais le voir. J’ai tenté de le reproduire du mieux que j’ai pu, à partir d’un souvenir embrouillé par l’alcool, c’est-à-dire très mal. J’avais accepté à contrecœur de prendre part à une exposition de groupe à la galerie Greene Naftali, et présenter le travail de quelqu’un d’autre est devenu une façon de disparaître dans la pièce...

Quelles sont les sources d’inspiration de votre travail ?

Hans von Marées et HR Giger sont deux artistes que j’aime beaucoup et dont je me suis inspiré pour l’exposition *Total Sex Party*. Ces derniers temps, à New York, il m’a semblé qu’il était d’assez bon ton de faire du *identity art* – une tendance confirmée par la triennale au New Museum, par exemple –, et je trouvais amusante l’idée d’essayer de monter une exposition du point de vue d’une sexualité hétérosexuelle en crise. Hans von Marées – Trans von Marées pour l’occasion – a fourni l’inspiration avec une toile qu’il a peinte et repeinte, une étude violemment homoérotique des corps de quatre hommes représentant différents stades de la vie masculine, et aussi le cycle de vie et de mort de la puissance sexuelle. Le vieillard, agonisant, essaie d’attraper une orange sur le sol qu’il ne peut atteindre. Des sculptures (monstrueuses) ont ensuite été produites à partir des personnages du tableau. C’était très beau parce que, dans l’espace de la galerie, on les avait placées par ordre croissant d’âge en partant d’une reproduction immense de *L’Origine du monde* de Courbet, peinte à l’aérographe.

Vous écrivez des textes sur des expositions. Que pensez-vous de la place de la critique aujourd’hui ?

C’est très difficile d’écrire quoi que ce soit dans un magazine sans que tout ne soit neutralisé, aseptisé, et qu’au final absolument rien ne soit dit. C’est la raison pour laquelle j’ai beaucoup de mal à m’intéresser à ce qui s’écrit sur l’art en ce moment. Pendant quelque temps, j’ai cru qu’écrire des critiques extrêmement positives, intentionnellement médiocres et remplies de clichés marxistes pourrait être une solution. Je l’ai d’ailleurs

fait dans un texte sur Ned Vena pour le magazine *Kaleidoscope* il y a un an. Les galeries qui exposent Ned et le magazine m’ont chaleureusement remercié et j’attends toujours mes droits d’auteur après plus d’un an et demi. Le critique David Joselit – ou peut-être faudrait-il dire “historien de l’art” – a dit quelque chose d’assez intéressant sur une exposition de Cheyney Thompson lors d’une conférence, à peu près avec ces mots : “*On en est à un point tel que le marché est tellement affamé de merde qu’on est forcé d’en produire.*” Et malgré quelques exceptions, je crois que ce principe s’applique absolument pour tout ce qui s’écrit sur l’art !

Par le passé, vous vous êtes occupé d’un espace d’exposition indépendant à Berlin, pouvez-vous nous en parler ?

Oui, Larry’s ! C’était en général assez mauvais mais très amusant. Nous étions très fans de l’exposition de Bennett Simpson, *Make Your Own Life*, et on avait rephotographié, puis réimprimé le catalogue et ajouté des photographies érotiques et des poèmes trouvés dans un placard dans lequel je venais d’emménager à Berlin. Larry’s a aussi organisé une exposition légendaire de Nicolas Ceccaldi en 2008, je crois – un écran d’ordinateur avec une photo de Robert Longo montée sur un chevalet d’artiste. Jusqu’à tout récemment, j’avais aussi une galerie dans Chinatown à New York, avec Sam Pulitzer – William Gallery. Nous avons présenté des expositions tout à fait respectables : Alex Hubbard, Stewart Uoo, Georgia Sagri, Veronica Gelbaum, Mathew Sova/Haley et Jack Smith. On pense peut-être représenter des projets, mais sous le nom écourté de Liam Gallery.

Quels sont vos futurs projets ?

Si je ne meurs pas en essayant de renouveler mon visa pour les États-Unis, je devrais faire une expo à Real Fine Arts fin septembre, et à Jenny’s, à Los Angeles, avant la fin de l’année. Je travaille aussi sur un projet de vodka de luxe qui doit voir le jour dès qu’on obtiendra les permis gouvernementaux pour l’embouteiller. C’est une vodka à saveur de saké, un projet auquel je crois énormément...

Mathieu Malouf exposera à la galerie Real Fine Arts (New York) en septembre, www.realfinearts.com.

Courtesy the artist and Real Fine Arts, New York



NYT (2013) de Mathieu Malouf. Pics, laine d’alpaga, lin, détritrus non organiques, médias mixtes, huiles et chaînes, dimensions variables.